

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Vents d'automne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 147-149

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Vents d'automne

Les feuilles tombent molles et nonchalantes avec un « froufrou » de soie froissée. Hésitantes d'abord, élégants papillons d'or ou de pourpre, elles planent, glissent et virent, et tout à coup entraînées dans une ronde folle, elles tourbillonnent, essoufflées jusqu'à en mourir.

Une nature alanguie dans des voiles de brumes légères et ondoyantes, des feuilles défraîchies aux arbres moroses, un pâle rayon qui filtre dans les branches dénudées, voilà les débris de ces jours d'autrefois, jours d'abondance, de lumière chaude et gaie.

C'est le silence, presque la mort...

Or, dans l'air bleu du soir, l'orchestre automnal a préludé. Un invisible chef a donné le signal. Les instruments fantastiques s'agitent et dessinent sur le sol feutré, des ombres géantes. C'est toute l'harmonie des forêts

dépouillées : une dernière feuille qui tombe, un vol furtif d'oiseau, du bois mort qui craque, et puis l'air flûté du vent, les longs sanglots des violons, soutenus par la basse immense des arbres balancés, et puis des silences angoissants, des reprises étourdissantes, des traits légers, extrêmement veloutés... Dans les profondeurs moirées des bois de mystère, où l'ombre dense se forme, on entend des chants d'autrefois, très doux et très tristes, pleurés par des violes.

Toutes ces guirlandes vaporeuses, corolles ou feuillages, que le printemps, amoureux, de ses doigts légers, avait teintées de rose ou de vert, les voilà fanées. L'hiver vient de passer pour accomplir sa besogne méchante : d'un coup d'aile il meurtrit la vie. Dans les sentiers déserts gisent pêle-mêle toutes ces richesses d'hier, et dans leur asile, les feuilles éplorées, les fleurs vieillies, les rameaux perdus clament, vers les cieux incéléments, lourds des orages futurs, leur immense mélancolie...

Tandis que dans la cité des bois, le vent soufflait, il renversait, âpre et glacé, les trônes des rois.

La houle est menaçante, elle s'avance comme un flot vengeur, par vagues énormes, sans cesse renaissante ; repoussée avec effort, elle revient plus puissante après les obstacles franchis ; elle était à l'horizon, tout à l'heure, comme une grande barre noire qui rayait le ciel en feu, elle est là maintenant, elle bondit en furie. Ciel !... est-ce le temps de fuir ? Des appels désespérés, des cris, des sanglots, des regrets inutiles.

Dans les nues échevelées, des rumeurs s'élèvent. Est-ce le vent du nord qui hurle, ou les Walkyries sur leur coursier de feu ? Quelles sont ces notes d'épouvante, ces clameurs sauvages ? Une fanfare de trompettes couvre un chant de guerre, des instruments bizarres lancent leurs sons rauques. Cette musique assourdissante, portée

jusqu'aux lointains bleus, s'abat comme une trombe sur le monde éperdu.

Les foules ont répondu, comme un écho, à cet appel farouche, par un long cri de triomphe. Elles roulent frémissantes, énervées par ces sons qui les grisent. Les bras s'agitent et les bouches tordues, dans un rictus affreux ont jeté leur cri de haine : « A mort ! à mort ! »

Les rois terrifiés ont fui, cramponnés à leurs trônes croulants, la main crispée sur le sceptre de verre, ils ont voulu d'un geste fou, assujettir leur couronne vacillante. Effort perdu, espoir trompeur. Leur trône est en cendres, leur sceptre est brisé, leur couronne piétinée. Ils ont passé sous les rires des peuples, chassés par le vent d'automne qui souffle, implacable pour les feuilles et pour les rois.

E. VOIROL, Syntaxe.